
Review

Reviewed Work(s): CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL by Aimé CESAIRE

Review by: G. B

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 177-178

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346701>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

NOTES DE LECTURE

d'amour pour ces soldats africains qui ont libéré leurs frères de l'esclavage, des massacres des tyrans et de l'angoisse.

La paix française, c'est un grand bienfait indiscutable. A ceux qui pourraient en douter, quelques récits de la « Colonne de Kong » montreront ce que pouvait être le Soudan sous la terreur d'un Samony.

Certes, tout cela c'est le vieux temps. C'est aux fils de ces Africains qu'il nous faut penser aujourd'hui. Notre devoir de reconnaissance envers leurs pères, notre devoir humain envers ces fils, c'est de leur apporter l'instruction dont ils sont justement avides.

Je souhaite que « Présence africaine » contribue à cette œuvre, le vrai ciment de notre Union française.

R. BRUNOT.

CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL

par Aimé CESAIRE (1)

Ce long poème d'Aimé Césaire fut, dès l'après-guerre, le premier de son œuvre à être connu de quelques curieux des nouveautés littéraires. Ils y virent l'annonce d'une renaissance de la littérature de violence, un rameau nouveau venu et prometteur du mouvement surréaliste enterré par les événements passés. D'autres poèmes, notamment dans la revue *Fontaine*, et un recueil intitulé : *Les Armes miraculeuses*, paru chez Gallimard, suivirent. Ils furent jugés de même lignée. Les relations cordiales nouées à La Martinique, dès 1941, entre Césaire et André Breton, manifestaient la parenté des deux écrivains ; le poète antillais apparut alors comme un neuf et sauvage surgeon jailli du vieil arbre.

Dans l'édition récente faite par Bordas : *Le Cahier du Retour* est précédé d'une consécration Breton, déjà parue dans un des premiers numéros de *Fontaine*, si j'ai bonne mémoire. Le titre : « un grand poète noir ». La dignité de « grand poète » n'est accordée que difficilement par le maître du surréalisme ; il y faut des garanties sérieuses. Ce sont elles — et aussi les garants — qu'il expose et examine dans sa préface. Le garant essentiel, c'est Lautréamont ; du Comte, Césaire a dit : « La poésie de Lautréamont, belle comme un décret d'expropriation... » Les garants : le fait d'avoir, en cette pleine période « qui portait la marque du masochisme », proclamé : « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre » ; et aussi garanties essentielles ces trois capacités : « Le don du chant, la capacité de refus, le pouvoir de transmutation ». Moyennant quoi, A. Breton lance une magnifique formule : « La parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant ».

Le *Cahier d'un retour au pays natal* fut écrit à Paris, alors que Césaire, quittant l'Ecole normale supérieure, s'apprêtait à revenir à La Martinique. Et son rêve s'ouvre sur une vision réelle et tragique des Antilles :

« Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles, les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville, sinistrement échouées ».

(1) Bordas, 1947. Préface d'André Breton. La majeure partie de ce poème avait paru dans la revue *Volontés*, en 1939 ; sans succès.

PRESENCE AFRICAINE

Alors qu'approche le temps de « son retour », le poète se doit de réparer la cassure faite entre lui et les siens — non seulement « les siens » qui vivent dans « une petite maison qui sent très mauvais... dans une rue très étroite », mais tous les noirs — par ce long séjour en France. La première démarche sera de « tuer en lui la lâcheté retrouvée », celle qui se manifesta un soir où, dans le tramway, il se désolidarisa « d'un nègre comique et laid ». Alors il lui faudra voir sa race telle qu'elle est, en riant de ses « anciennes imaginations puériles » ; il lui faudra accepter — « j'accepte, j'accepte tout cela » — toute sa « négritude ». C'est pour cette « négritude » — même celle du « bon nègre à son bon maître », même celle qui a battu « le record d'endurance à la chicotte »... — qu'il va clamer sa revendication absolue. Déjà.

« La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté. »

Cette liberté, la « négraille » l'utilisera à marcher « au rendez-vous de la conquête ». L'Occident dans son orgueil — et pour préserver sa suprématie qu'il sent chancelante — a menti. Ce n'est pas en son sein que l'homme s'est accompli, ce n'est pas vrai qu'il a donné le pas au monde.

« ...L'œuvre de l'homme vient seulement de commencer... et il est placé pour tous au rendez-vous de la conquête... »

Le Noir doit avoir sa part dans cette œuvre magnifique à peine entreprise. Il doit être présent à cette grande fête de l'orgueil et de la volonté humains qui, par eux seuls, peuvent faire « que toute étoile chute de ciel en terre ». La revendication de Césaire clôt son mouvement par cette exaltation orgueilleuse — évidemment athée — de l'Homme. C'est pour ce dernier qu'il demande après avoir demandé pour le Noir, pour les opprimés. Les deux revendications s'imbriquent, se confondent parfois. La libération de l'esprit — pour laquelle Césaire milite en tant que poète — s'accompagnera d'une libération sociale — pour laquelle Césaire milite en tant que politique. C'est le même mouvement de son être qui le porte à ces deux attitudes ; elles sont indissociables. Césaire a résolu l'antinomie qui a brisé le mouvement surréaliste — scission dressant les « poètes d'abord » contre les « politiques d'abord » ; on ne pourrait couper la « revendication » du « chant » sans tuer le poète qui les supporte.

Le *Cahier du Retour* reste, avant tout, un chant : « le plus grand mouvement lyrique de ce temps »... Lyrisme violent — lui aussi, « gueulée de poings nus contre le barrage du ciel » — exhibérant et confus, et fastueux comme la verdure tropicale ; lyrisme campé au cœur même de l'anormal et de l'interdit, se réclamant « de la démence précoce et de la folie flambante du cannibalisme tenace ». Il ne se discute pas, il se subit comme la catastrophe de l'an mil ou la résurrection.

« Accommodez-vous de moi. Je ne m'accorde pas de vous. »

G. B.

